

L'Aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture

Jack Warwick

Volume 17, numéro 1 (49), automne 1991

Louky Bersianik

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200948ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200948ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warwick, J. (1991). L'Aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture. *Voix et Images*, 17(1), 137–141. <https://doi.org/10.7202/200948ar>

***L'Aventure américaine au XVIII^e
siècle: du voyage à l'écriture***

par Jack Warwick, université York

Les récits de voyage concernant la Nouvelle-France font l'objet de nouvelles lectures bien distinctes de celles qu'inspirait l'historiographie nationaliste du siècle dernier. On est amené tout naturellement au besoin d'une mise en contexte plus large, et cela surtout par rapport aux récits de voyage comme genre littéraire allant au-delà de

l'histoire événementielle. Un recensement et une analyse du corpus de ces récits produits en France au XVIII^e siècle sont les premiers objectifs de l'ouvrage de Pierre Berthiaume¹. Il cherche à établir avant tout l'évolution et la diversité de ce genre littéraire spécifique, sans éviter les questions politiques et idéologiques. Le Paraguay, le Brésil, les Caraïbes et l'Océanie entrent en ligne de compte, mais c'est la Nouvelle-France qui domine; Hennepin, LaHontan, Bougainville, Pernety et La Pérouse ne sont que quelques noms parmi ceux des auteurs les plus souvent cités. On pourrait souhaiter un contexte encore plus large, étant donné l'importance des autres explorations françaises à cette époque, mais il est évident que l'aventure orientale ferait la matière d'une autre thèse.

Cet ouvrage, d'une très grande richesse, se fonde sur deux thèses principales: le genre littéraire a ses règles propres, comme aussi ses sous-genres, et d'autre part, les formes adoptées par ces récits au cours du XVIII^e siècle correspondent étroitement à l'évolution de la politique coloniale et à l'histoire de l'esprit rationaliste. Ce qui peut sembler au premier abord de simples comptes rendus d'une expérience exotique recèle une série de codes ayant leur propre signification. Les exemples étudiés par Berthiaume vont des journaux de mer officiels jusqu'aux récits les plus teintés de fiction, comme ceux de Chateaubriand. La sensibilité caractéristique de celui-ci fait son apparition, quoique dans des proportions restreintes, à côté des tendances rationalistes.

La caractéristique des sous-genres proposés par Berthiaume se fonde sur l'analyse méthodique d'une vaste quantité de livres publiés et de documents inédits. Les catégories ainsi établies, trop nombreuses pour être résumées ici, se groupent dans deux classes complémentaires. D'une part, des journaux de mer « fonctionnalisés », techniques ou même scientifiques partent d'une grille d'observation préalable et assez rigide; d'autre part, les récits plus libres et personnels se prêtent à la réflexion, à la contestation sociale, à la dramatisation et enfin à la fiction. Entre les sous-genres répartis dans ces deux classes, il y a des influences directes et des affinités structurales. Une autre bifurcation, plus apparente que radicale, oppose la tradition des missionnaires à ce que Berthiaume appelle *le nouvel apostolat* des émules des philosophes. À travers ces bifurcations, il est possible d'alléguer un dénominateur commun: le récit, même diminué, est indispensable à tous les modèles; ces récits se situent nécessairement dans l'espace, et on peut en inférer la volonté de doter le monde d'un sens. Celui-ci peut être pieux, rationaliste, contestataire ou autre, mais le plus souvent il justifie l'expansion européenne dans le monde. Le témoignage personnel de l'auteur-voyageur et un certain exotisme répondant à l'attente du lecteur, quoique de densité très variable dans les différents récits de voyage, sont des constantes.

Tous les lecteurs des récits de voyage apprécieront le très grand soin apporté par Berthiaume à l'étude de la genèse de ces récits au XVIII^e siècle. Il démontre comment les journaux de mer rédigés par les officiers de la marine royale étaient, de plus, assujettis à des ordonnances et littéralement à une grille d'observation sur papier à colonnes, ce qui a pour résultat de produire le modèle « fonctionnarisé » du récit de voyage, destiné le plus souvent à rester inédit. Mais en plus des nombreuses sources manuscrites, Berthiaume peut citer des récits publiés qui sont en effet des versions remaniées de journaux de mer. Tout naturellement, l'influence de ces comptes rendus va très loin dans l'écriture des récits de voyage. Cette direction institutionnelle va à l'encontre de l'esprit rationaliste du siècle des lumières, qui admet comme un agrément une allure technique et scientifique. Il ressort de ces analyses que le XVIII^e siècle continue d'affiner un véritable mythe du voyageur, constitué de deux éléments un peu disjoints. L'itinéraire référentiel et le témoignage personnel, garants du vrai dans l'ensemble du récit, se mettent au service d'une plus grande variété d'expression, où sont admis les sentiments personnels, la réflexion sur le monde et un discours assez libre et variable sur l'homme.

Les arguments de Berthiaume s'inscrivent dans les théories littéraires contemporaines qui privilégient l'analyse de la forme conçue comme discours. Il démontre, non sans finesse, à quel point les valeurs du siècle des lumières sont inscrites dans ses formes écrites, malgré leurs divergences apparentes. Or, les récits de voyage participent de l'impérialisme, car leur forme a comme effet de créer un monde régi par le Verbe, tendance sans doute générale à cette période, mais particulièrement sensible dans l'affrontement d'une société non écrivante.

Les deux figures du héros missionnaire et du sauvage littéraire sont trop distinctes pour ne pas être traitées à part. Sans rien sacrifier de l'originalité de l'époque qui l'occupe, Berthiaume fait remonter celles-ci aux premières **Relations** des jésuites (mais non pas au reste du corpus des récits de voyage du XVII^e siècle). Il montre à quel point les héros de ces relations sont des *exempla* plutôt que des individus biographiques. En passant aux **Lettres édifiantes**, et donc au XVIII^e siècle, on trouve que le missionnaire exemplaire subsiste, mais dans une perspective nettement moins héroïque, et moins assoiffé de martyre. Sans déroger à son paternalisme, le missionnaire devient plus discret et plus raisonnable.

Le mythe du bon sauvage ressort de façon un peu différente chez les missionnaires et les rationalistes. Dans les récits de ceux-ci, l'Autre disparaît sous un type abstrait, conçu pour les fins d'une certaine rhétorique concernant la société française, et cela même dans les récits de voyages réels. D'autre part, les voyageurs plaquent un

réalisme superficiel sur une hypothèse primitiviste qui demeure inchangée. Au nom de la raison universelle et de ses techniques perfectionnées (témoin le chronomètre), les rationalistes justifient l'expansion des Européens dans le monde, les bienfaits de la civilisation se substituant à ceux de l'Évangile.

La pensée religieuse, malgré une certaine évolution depuis le XVII^e siècle, ne semble pas sortir de ses débats les plus stériles, notamment celui qui concerne les croyances des sauvages. On sait que, depuis l'époque de Champlain, celles-ci pouvaient être considérées comme des superstitions diaboliques, parodiant l'œuvre de Dieu et prouvant donc l'aliénation des sauvages de l'humanité proprement dite. D'autre part, elles pouvaient être interprétées comme le signe du consentement universel à l'idée d'une divinité, voire d'une religion naturelle, apparentée à la vraie foi. Le même débat, qui a lieu notamment entre Lafitau et le président de Bosses, continue de passer à côté du système de croyances propre aux sociétés dites primitives.

Les analyses de Berthiaume, et l'attention qu'il porte au genre littéraire, mettent en relief la continuité de ces poncifs à travers le temps et en dépit des différences d'idéologie. Ces observations ne sont pas sans conséquence pour nous au XX^e siècle. Si, dans le monde universitaire, on s'efforce de plus en plus de les déconstruire, on sait que les stéréotypes de ce genre ne perdent pas de leur influence générale. Berthiaume va jusqu'à dire qu'au XVIII^e siècle, les auteurs-voyageurs ne voyaient simplement pas les Amérindiens ou les autres peuples qu'ils découvraient. Il subsiste pourtant une certaine contradiction. L'abondance d'information factuelle peut, certes, masquer l'absence d'un vrai entendement, dans ce domaine comme dans tant d'autres. Mais ailleurs, Berthiaume nous laisse entendre que tout le mouvement du XVIII^e siècle se dirige vers l'observation des peuples dits primitifs en tant que collectivités, à la différence des jésuites du XVII^e siècle qui se livraient à l'analyse morale du sauvage individuel. Pour contrecarrer les idées *a priori* des philosophes à propos de l'homme de la nature, les missionnaires, notamment, s'efforcent de concrétiser un sauvage historique, et à pénétrer davantage les lois internes de la société amérindienne. Cette généralisation appelle des réserves, mais on ne saurait nier à ces voyageurs toute vision ethnographique. Il convient néanmoins d'avertir les ethnohistoriens que leurs sources ne sont pas des documents innocents.

L'ouvrage de Berthiaume amorce des débats de grande portée. Le libéralisme du XVIII^e siècle, longtemps opposé par l'enseignement traditionnel aux forces que nous jugeons réactionnaires, se voit de plus en plus assimilé à l'impérialisme et à la tendance qui donnera lieu plus tard au scientisme. Berthiaume cite, parmi tant d'exemples, l'admiration vouée par les libéraux français aux Insurgents des colonies anglaises, qu'ils se représentent comme des patriarches

bibliques suivis de leur cohorte d'esclaves. Si cette ironie se passe de commentaire, elle invite encore à la réflexion sur les influences réciproques entre les voyageurs et les philosophes. En effet, celles-ci semblent inhérentes à l'esprit du siècle; même la vision de Rousseau, qui fait semblant de les écarter, n'aurait pas existé sans une connaissance des robinsonnades dues à ces auteurs-voyageurs.

La persistance des mythes et les rapports entre l'observation et la fiction sont un autre vaste domaine auquel les récits de voyage apportent des lumières, allant ici bien au-delà des précieuses études de Jacques Chapeau et de Percy G. Adams. Sous le même rapport, l'influence sur la pensée européenne de la découverte progressive de l'Amérique est un sujet qui a encore besoin d'études précises comme celles-ci pour le dégager de certaines impressions trop vagues.

La théorie littéraire ainsi que l'histoire des idées et des institutions au XVIII^e siècle ont à gagner de cet ouvrage. Il faut souhaiter que se poursuivent les comparaisons éventuelles avec les récits analogues des autres époques et des autres régions du monde, et cela avec le même soin. On ne saurait exagérer l'importance, pour notre culture, des récits de voyage écrits et lus pendant la période des découvertes européennes, et le présent ouvrage apporte une précision et une originalité appréciables à notre connaissance de ce genre.

1 Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle: du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 487 p.